

## CULTURE

EXPOSITIONS

## Mariages forcés, souvent heureux

## INTRUS

Musée national  
des beaux-arts du Québec  
Parc des Champs-de-Bataille,  
Québec  
Jusqu'au 12 octobre

JÉRÔME DELGADO

Mariages forcés, mais réussis, l'exposition *Intrus* qu'inaugurait cette semaine le Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) en célèbre une tonne. En insérant 24 œuvres contemporaines parmi sa collection permanente, le MNBAQ propose de (re)visiter ses salles, voire l'histoire de l'art, d'une manière à la fois instructive et ludique.

Même si l'exercice plaît, faisant sourire ici, sursauter là, il peut susciter un certain malaise. Visite-t-on les musées en dehors des expos temporaires et des coups médiatiques que peuvent être les *Picasso érotique* et autres *Rodin* de ce monde? Quel destin pour les œuvres institutionnalisées, cimentées dans une collection?

Comme d'autres établissements en Europe ou ici — le Musée des beaux-arts invitait Nicolas Baier en 2006 à insérer ses photos un peu

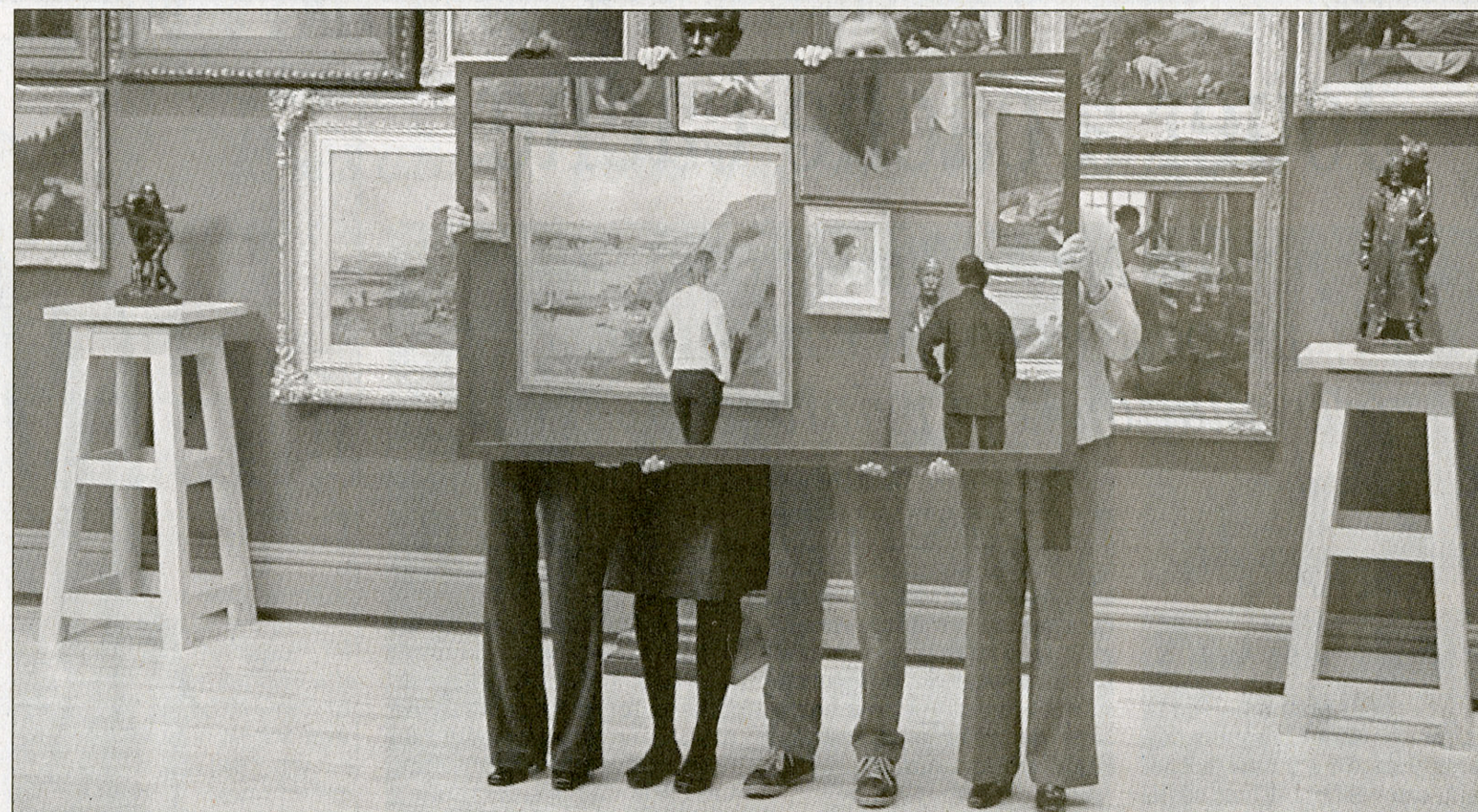
partout —, le MNBAQ cherche à créer l'événement autour de salles peu fréquentées.

Autre interrogation, particulière au musée de Québec du fait de son titre, du sous-titre «*Vingt-quatre créateurs contemporains s'introduisent au Musée!*»: l'art contemporain serait si inhabituel à un musée des beaux-arts qu'il est un «intrus», quelqu'un à ne pas inviter? Ces artistes se sont «introduits»; soyez patients, d'ici quelques mois, ils seront chassés.

## De tout acabit

Certaines œuvres mériteraient pourtant d'y rester. *Baptism*, de Carlos et Jason Sanchez, scène religieuse et contemporaine, est de cet ordre, avec comme voisins *Incrédulité de saint Thomas*, de Théophile Hamel, et *Le Baptême du Christ*, de Jean-Baptiste Roy-Aubry, deux œuvres du XIX<sup>e</sup> siècle. Trait d'union entre ces deux moments du christianisme, entre ces gestes de souffrance et de rédemption, la photo des Sanchez semble avoir été conçue pour être là.

De tout acabit, mais très peu de peintures, les œuvres ont été disséminées dans les sept salles de la collection permanente. Chaque regroupement, de deux à cinq



SOURCE MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

*Mirroring the Musée*, d'Adad Hannah, un vidéogramme sonore.

pièces, prend la forme de mini-expos thématiques. Signée Mélanie Boucher, *Intrus* offre plus qu'une confrontation anachronique. Ce sont des mariages forcés, oui, mais dont se nourrissent les envahisseurs et les envahis, pour reprendre les termes de John Porter, (encore) directeur à Québec.

Parmi les bons coups, soulignons *L'imitée* de Manon Labrecque, ancrée dans l'histoire du portrait. Ou le crâne de David Almejd, complètement inusité des masques de Pellan qui lui font face.

L'œuvre emblématique de l'expo,

*Mirroring the Musée*, d'Adad Hannah, seule à avoir été conçue pour l'occasion, est une fascinante mise en abyme du musée-espace, du musée-concept. La vidéo (deux, en fait) prend le thème de l'intrus à la lettre, autant en jouant au camouflage qu'en stimulant la multiplication des regards. Hannah, qui a déjà maintes fois exploré le musée comme lieu de création, trouve encore moyen de surprendre, tout en restant fidèle à sa manière (personnages immobiles, léger tremblement de l'image). Le corpus visité ici, pourtant assez hétéroclite entre tradition et modernité, ne pouvait mieux être servi. Même les absents, comme le bronze d'Alfred Laliberté retiré pour faire place à la pièce contemporaine, sont... remarquables.

Pas très loin, Daniel Olson joue aussi les apparences. Son *Love and Reverie*, vidéo sonore mimant *L'Enfant au pain* d'Ozias Leduc, côtoie naturellement un tableau du même Leduc.

Dans la salle consacrée aux monstres modernes du Québec,

Massimo Guerrera fraternise passablement bien avec les sculptures en place, notamment des Louis Archambault. Pourtant, ses objets, issus du projet Darboral, ne trônent pas sur un piédestal. Guerrera, pape québécois de l'art relationnel, créateur matérialiste? Et pourquoi pas.

La confrontation, ailleurs, est davantage de l'ordre de la discorde. D'échelle, comme les minuscules figurines de Catherine Sylvain titillant les pièces religieuses de François Baillairgé. De réalisme, comme le personnage obèse d'Alain Benoit, dont la posture cambree et hagarde répond à la glorification de Dollard des Ormeaux. Remarquez qu'ici, dans cette salle dédiée à l'histoire du Québec, ou ailleurs, la sculpture grandeur nature de Benoit aurait eu le même effet: on la prend pour un véritable visiteur.

L'écho contemporain demeure cependant, plus d'une fois, trop littéral ou... pas assez. Les œuvres qui accompagnent *L'Hommage à Rosa Luxemburg* de Riopelle demeurent

collées à son bestiaire. Dans la salle d'art inuit, c'est tout le contraire, l'insertion ne s'adresse pas à une pièce en particulier, ni même à l'ensemble exposé. Elle parle de la précarité de notre environnement, dont les régions nordiques sont les premières à l'éprouver.

Mise en espace trop appuyée (dans le cas du vidéogramme de Bettina Hoffmann) ou installation totalement coupée de son entourage (la pourtant dérangeante *Le Jeu chinois* de Catherine Bolduc), les propositions ne tissent pas des rapports toujours intimes.

Malgré ses faiblesses, *Intrus* pousse le visiteur, qu'il parcourt ces salles pour la première fois ou qu'il soit indifférent à l'art contemporain, à se poser des questions. A mieux regarder. Pourquoi ça là? A quoi bon? demande même Karilee Fuglem, dont les phrases presque invisibles sont à découvrir dans la salle inuite. Intervention murale à effet réversible. Et si l'intrus, c'était nous?

Collaborateur du Devoir